6e Année. — N° 2. 20 Janvier 1900.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Rédacteur en chef : **A. LAURENT DE FAGET** | Secrétaire : **GABRIEL DOLBAU**

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

AVIS

Nous prions nos abonnés de bien vouloir nous adresser le renouvellement de leur abonnement pour l'année 1900, par mandat-poste au nom de M. Laurent de Faget, Rédacteur en chef du *Progrès Spirite*, 1, rue Oberkampf, à Paris.

Souscription pour le Congrès de 1900.

Reçu de :

M. Louis Bourdon, de Fumay	2 fr.
M. Philippe Férauge, id	1 »
M. Auguste Laroche, id	1 »
M. Auguste Fériaux, id	» 50
M. Lanceraux, id	» 60
M. Pirette Félicien, id	1 »
M. Eugène Coupaye, id	3 50
M. Berruyer, à Linas	12 »
	21 60
Listes précédentes	167 »
Total à ce jour	188 60

Caisse de secours du « Progrès Spirite ».

Reçu de :

M. Labrousse, de la Flèche	2 fr.
M. Berruyer, de Linas	3 »
Mme Desbois, de Montargis	5 »
Mme Vve Poullain-Bouhon, de Seignelay	5 »
Un de nos abonnés de l'Aveyron	10 »
Un de nos abonnés des Basses-Alpes	2 »

Tous nos remerciements à nos chers correspondants, et puisse leur exemple être suivi !

QUESTIONS D'ACTUALITÉ

Nous nous sommes trop pressé, paraît-il, de chanter l'aurore du 20e siècle. Il nous semblait, comme au commun des mortels, que l'année 1899 appartenant au 19e siècle, ainsi que les 99 autres qui ont commencé par le chiffre 18, la première année qui commence par le chiffre 19 (l'année 1900) devait ouvrir le 20e siècle.

Erreur d'optique.

« La première année de notre ère — déclare Camille Flammarion — ne s'appela pas, évidemment, l'année 0, mais l'année 1. Donc, l'an 100 fut le dernier du 1er siècle, et l'an 1900 est le dernier du 19e. » Il semble qu'il n'y ait plus là matière à contestation. Cependant, il serait intéressant de savoir bien nettement comment la question fut tranchée en 1800 et à toutes les époques précédentes, de cent ans en cent ans, de façon à pouvoir dater sûrement l'histoire.

*
* *

L'année dans laquelle nous allons entrer verra, en même temps qu'une Exposition Universelle à Paris, un *Congrès spirite et spiritualiste international* dont — nos lecteurs le savent — les bases ont été jetées dans des réunions préparatoires. Les écoles théosophique, occultiste, magnétique et spirite y seront largement représentées, nous en sommes convaincu, de toutes les parties du monde.

Le Comité organisateur du Congrès spirite et spiritualiste n'a pas été inférieur à sa tâche. Toutes les voies sont préparées. Une vaste salle pour les Assemblées générales des délégués du monde entier, et des salles particulières pour chacune des sections du Congrès, vont être louées, dès à présent, sur un point central de Paris. L'union des Ecoles spiritualistes est complète, ainsi qu'on l'a vu. Elle a pour but de

créer une manifestation imposante en faveur des doctrines qui proclament l'immortalité de l'âme et les communications normales entre les Esprits *incarnés* et les Esprits *désincarnés*. Mais qui dit : *Union* ne dit pas : *Fusion*. Chaque Ecole travaillera dans son propre sein ; aura, en conséquence, son Congrès spécial, dont le résultat, avec celui des autres sections, sera communiqué aux Assemblées générales. Qui ne voit l'intérêt puissant d'un Congrès ainsi compris ?

Il importe que nos amis spirites qui désirent prendre part au Congrès, par la parole ou par écrit, s'y préparent dès maintenant. Tous les mémoires sur les questions spirites doivent être adressés, rappelons-le, à M. Célestin Duval, *55, rue du Château-d'Eau, à Paris*. Les mémoires en langues étrangères devront lui parvenir assez tôt pour qu'ils puissent être traduits en français avant l'ouverture du Congrès, qui aura lieu en septembre.

* * *

Nous ne terminerons pas ce rapide exposé, sans remercier ceux de nos lecteurs qui, pendant l'année 1899, nous ont soutenus de leurs bienveillants encouragements ou de leur fraternelle sympathie. Les lettres affectueuses que nous avons reçues d'un si grand nombre de nos abonnés nous ont vivement touchés.

Avec leur concours, nous continuerons notre tâche, sans autre ambition que celle de consoler, parfois, une âme souffrante ou d'éclairer un esprit qui doute. Puissent nos chers guides spirituels trouver en nous le terrain nécessaire, pour y semer de temps en temps quelques pensées utiles ! Nous les remercions de se faire sentir à nous par la voie de la médiumnité, porte ouverte entre les deux mondes, par laquelle passent, nous le savons, les inspirations élevées, mais quelquefois aussi les erreurs auxquelles sont soumis les Esprits comme les hommes. Nous demandons à Dieu de faire luire en nous, avec les rayons de la foi, les lumières de la raison, pour que notre tâche soit bonne et ne demeure jamais infructueuse.

En remerciant tous nos amis incarnés ou désincarnés, nous ne saurions oublier celle dont l'action généreuse constante nous permet de répandre largement, par notre journal livré au public, les croyances qui constituent le fonds de la philosophie spirite enseignée par Allan Kardec. C'est à notre sœur « Espérance » que nous devons l'appui matériel et moral qui nous était nécessaire pour remplir complètement notre douce mais parfois délicate mission de concorde, d'instruction et d'amour. Que grâces lui en soient rendues, comme à tous les bons travailleurs de notre cause, qui consacrent leur vie au triomphe des principes sauveurs du Spiritisme, dont notre société a tant besoin.

Ce sera notre consolation, notre joie, au milieu des épreuves diverses de la vie, de nous dire qu'en vulgarisant l'enseignement si logique, si clair et si consolant de notre vénéré maître Allan Kardec, nous avons pu améliorer la conscience de quelques coupables, panser quelques blessures morales, donner à quelques affligés le courage de vivre et l'espoir en un avenir réparateur, dans ces régions lumineuses de l'Au-delà où la justice n'est pas un vain mot et où l'amour règne sans partage.

A. Laurent de Faget.

ESPRITS HEUREUX

La comtesse Paula.

C'était une femme jeune, belle, riche, d'une illustre naissance selon le monde, et, en outre, un modèle accompli de toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Elle est morte à trente-six ans, en 1851. C'était une de ces personnes dont l'oraison funèbre se résume en ces mots, dans toutes les bouches : « Pourquoi Dieu retire-t-il si tôt de telles gens de dessus la terre ? » Heureux ceux qui font ainsi bénir leur mémoire ! Elle était bonne, douce et indulgente pour tout le monde ; toujours prête à excuser ou atténuer le mal, au lieu de l'envenimer ; jamais la médisance ne souilla ses lèvres. Sans morgue ni fierté, elle traitait ses inférieurs avec une bienveillance qui n'avait rien de la basse familiarité, et sans affecter envers eux des airs de hauteur ou d'une protection humiliante. Comprenant que les gens qui vivent de leur travail ne sont pas des rentiers, et qu'ils ont besoin de l'argent qui leur est dû, soit pour leur état, soit pour vivre, jamais elle ne fit attendre un salaire ; la pensée que quelqu'un eût pu souffrir d'un défaut de paiement par sa faute, lui eût été un remords de conscience. Elle n'était pas de ces gens qui trouvent toujours de l'argent pour satisfaire leurs fantaisies et n'en ont jamais pour payer ce qu'ils doivent ; elle ne comprenait pas qu'il pût être de bon goût pour un riche d'avoir des dettes, et se serait trouvée humiliée qu'on pût dire

que ses fournisseurs étaient obligés de lui faire des avances. Aussi, à sa mort, n'y eut-il que des regrets et pas une réclamation.

Sa bienfaisance était inépuisable, mais ce n'était pas cette bienfaisance officielle qui s'étale au grand jour; c'était, chez elle, la charité du cœur et non celle de l'ostentation. Dieu seul sait les larmes qu'elle a séchées et les désespoirs qu'elle a calmés, car ces bonnes actions n'avaient pour témoins que lui et les malheureux qu'elle assistait. Elle savait surtout découvrir ces infortunes cachées, qui sont les plus poignantes, et qu'elle secourait avec la délicatesse qui relève le moral au lieu de l'abaisser.

Son rang et les hautes fonctions de son mari l'obligeaient à une tenue de maison à laquelle elle ne pouvait déroger; mais, tout en satisfaisant aux exigences de sa position sans lésinerie, elle y apportait un ordre qui, en évitant les gaspillages ruineux et les dépenses superflues, lui permettait d'y suffire avec la moitié de ce qu'il en eût coûté à d'autres sans faire mieux.

Elle pouvait ainsi faire, sur sa fortune, une plus large part aux nécessiteux. Elle en avait distrait un capital important, dont le revenu était exclusivement affecté à cette destination sacrée pour elle, et le considérait comme ayant cela de moins à dépenser pour sa maison. Elle trouvait ainsi le moyen de concilier ses devoirs envers la société et envers le malheur (1).

(*Le Ciel et l'Enfer selon le Spiritisme*, par Allan Kardec, pages 255 et 256.)

(*A suivre.*)

PRODROMES DE LA MORT

Communication faite à un de nos F. E. C., le 18 décembre 1899, par son esprit familier, au sujet des derniers moments qui précèdent la désincarnation et rapportée telle qu'elle a été reçue :

Demande. — Souffre-t-on beaucoup pour mourir?

L'Esprit. — C'est selon.

Demande. — Voulez-vous me donner des explications plus détaillées sur ce sujet important?

L'Esprit. — Volontiers. Les souffrances physiques à l'approche du dernier moment de la vie matérielle sont subordonnées à l'état de l'esprit.

Quand une personne de bien arrive au dernier moment de la vie corporelle, il se produit chez elle une sorte de bien-être intérieur qui se reflète le plus souvent sur les traits de la physionomie.

Ceux-ci, contractés par la maladie, se détendent. Le visage prend un air de calme et de repos. Les souffrances du corps sont dominées par la sérénité de l'âme. Le patient voit arriver sa dernière heure avec la satisfaction que donne l'espoir de la récompense d'une vie bien remplie.

Pour le spirite convaincu, la mort est plus douce encore, car il n'est pas obsédé par la crainte de châtiments chimériques. Il sait l'avenir qui l'attend et se réjouit d'être arrivé au terme de ses épreuves.

Sa foi lui fait surmonter et dominer ses souffrances avec la même énergie, la même force que les martyrs antiques en montraient lorsqu'ils chantaient au milieu des tortures dont le récit seul suffit à jeter l'épouvante.

Sans doute l'honnête homme, à quelque croyance qu'il appartienne, commence à son heure ultime à éprouver la joie que donne une existence irréprochable. Mais le spirite a sur ceux étrangers à cette croyance l'avantage qu'il sait où il va et pressent mieux sa destinée future. — Il est, par rapport à ceux qui ignorent le Spiritisme, comme serait un voyageur dans un pays inconnu sans autre moyen de se diriger que des renseignements imparfaits, comparé à un autre voyageur muni de bonnes cartes.

Voilà, brièvement, ce qu'est en général la mort du juste.

Voici maintenant quels sont les derniers moments de l'incarné ayant été vicieux, injuste, méchant, cruel, égoïste, avare, etc., en un mot, d'un être ayant fui le bien et pratiqué le mal avec intention de nuire.

Toutes les phases de sa vie se présentent à son esprit. Le remords l'accable. La crainte de l'avenir l'épouvante. Aux souffrances causées par la maladie s'ajoutent les affres de la conscience. Il se raccroche désespérément à la vie, sentant par intuition que l'heure du châtiment approche.

Il fait parfois appel au secours de la religion, mais celle-ci est impuissante à lui rendre le calme. Il a le pressentiment d'un avenir pénible et lutte comme un possédé pour s'y soustraire.

Il se trouve en un mot comme dans une sorte de cauchemar qui l'étreint et l'entraîne vers un gouffre effrayant. Ce ne sont pas les peines de l'enfer dont on a pu lui parler qui hantent son imagination; il sent

---

(1) On peut dire que cette dame était le vivant portrait de la femme bienfaisante tracé dans l'*Evangile selon le Spiritisme*, chap. XIII.

que ce sont d'autres souffrances dont l'inconnu est pour lui une cause d'angoisse atroce.

Il est, toute proportion gardée, dans la situation comparée à l'honnête homme comme on en voit des exemples dans l'histoire de l'humanité :

Voyez un juste condamné par erreur à la peine capitale, il montre au dernier moment un courage résigné qui étonne, tandis que le criminel qui va subir sa peine est le plus souvent si effrayé par l'approche de la mort, qu'il n'arrive le plus souvent sur le terrain de l'exécution qu'à l'état de corps inerte, de demi-cadavre.

Quant aux incrédules, à ceux qui ont lutté contre les idées de croyance suggérées par leur conscience, s'ils ont été humains et compatissants, leurs derniers moments sont moins cruels que ceux de la catégorie précédente. Ils sont néanmoins étreints par le doute qui les assaille. Ils se reprochent intérieurement le parti pris dont ils ont fait montre. Parfois ils se repentent et, n'ayant rien voulu apprendre de ce qui concerne leur avenir dans l'Au-delà, ils se livrent à un confesseur le plus souvent impuissant pour les rassurer.

D'autres obéissent à une sorte d'amour-propre, n'osent avouer leur crainte de l'inconnu et souffrent sans trouver de consolation. Pour eux, la mort est un supplice qu'ils voient arriver avec une appréhension torturante. Cette appréhension s'ajoute aux souffrances de la maladie et rend les derniers moments fort pénibles.

Mais sachez que cette dernière catégorie est infiniment moins nombreuse qu'on le suppose généralement. Très peu de créatures humaines sont assez puissantes pour détruire chez elles l'idée innée d'une Divinité et de l'immortalité de l'âme.

Demande. — Que concluez-vous de ce qui précède ?

L'Esprit. — Je conclus que l'homme raisonnable doit régler sa vie matérielle de telle sorte, que les épreuves inhérentes à sa nature lui soient profitables pour l'avenir. En agissant ainsi, la mort lui apparaîtra non comme un malheur, mais au contraire il verra arriver, avec une satisfaction sincère, le terme de son incarnation.

S'il a eu la chance d'être dans les conditions de pouvoir étudier le Spiritisme et se soit livré à cette étude, il en recevra la récompense par la sérénité avec laquelle il envisagera l'avenir dans un monde qui ne sera pas pour lui l'inconnu, et son entourage sera consolé par la certitude de ne pas être entièrement séparé de l'être aimé.

Enfin le spirite saura que c'est après sa désincarnation qu'il est destiné à vivre de la véritable et meilleure vie.

Demande. — Pouvez-vous donner une preuve de cette dernière phrase ?

L'Esprit. — Le somnambule lucide qui, dans son sommeil magnétique, alors que son esprit est en partie dégagé du corps, voit à distance et dit des choses au delà de ses connaissances à l'état de veille, n'est-il pas une preuve établie ?

Du reste, voyez, étudiez, méditez, rendez-vous compte sincèrement, de bonne foi et sans parti pris, et vous trouverez les preuves de tout ce que le Spiritisme enseigne. Pour lui, il n'y a pas plus de mystères qu'il n'existe de peines éternelles.

Je suis content de me trouver en votre compagnie et je me ferai un plaisir de vous aider dans votre instruction spirite pour votre bien et le bien public.

Signé : Ebfa.

Pour copie textuelle :

Jean de Pierrefont.

TRANSMISSION DE LA PENSÉE

(Tiré du *Light*.)

(*Suite*) (1)

Deux jours après, elle rendit visite à son frère, et lui posa indirectement des questions relatives au sermon qu'il avait prononcé le dimanche précédent. Elle apprit que le sujet qu'il avait traité était celui qu'elle avait transmis. En questionnant d'autres personnes, elle recueillit en outre des informations sur ce qui regardait les points principaux s'y rapportant, lesquels étaient identiques aux principales idées transmises par elle. En questionnant encore son frère avec prudence, elle apprit qu'il avait fait ce soir-là une expérience tout exceptionnelle. Il était monté en chaire avec des notes préparées à l'avance, comme d'habitude, pour son sermon ; mais, lorsqu'il s'apprêtait à le commencer, il changea soudainement d'idées, et parla sur un sujet entièrement différent. Lorsque le sermon fut fini, il survint une lacune totale dans son esprit ; il ne pouvait se rendre compte s'il avait donné satisfaction à son auditoire, et cela le contrariait. C'était, dit-il, une occurrence des plus étranges. Sa sœur ne l'informa pas qu'elle avait eu quelque part à la chose,

(1) Voir notre numéro du 5 courant.

car il désapprouvait l'exercice qu'elle faisait de ses facultés tenant, pensait-il, du sortilège.

Questionnée sur le procédé par lequel elle effectuait cette transmission et cette perception à distance, elle ne se rendait compte d'aucun fonctionnement physiologique corrélatif. Lorsqu'elle est désireuse d'accomplir quelqu'une de ces expériences, elle éloigne toute relation extérieure en fermant les yeux et tenant ses mains au-dessus, si elle est seule dans sa chambre. Elle tourne son esprit en isolant sa pensée intérieurement et pense avec intention à la personne qu'elle désire voir, ne permettant pas à ses pensées de s'égarer au moindre degré. Si elle se laisse aller à penser à leur entourage, elle n'obtient aucun résultat. Elle réussissait, quelquefois, immédiatement ; parfois elle devait tenir sa volonté sur la personne à laquelle elle pensait, vingt minutes environ avant de la voir. Elle ne transmettait jamais un message jusqu'à ce qu'elle vît effectivement la personne cherchée, sentît qu'elle était en sa présence et pût la toucher. On répondait quelquefois à ces atteintes. La personne influencée était consciente de sa présence ou, au moins, pensait à elle. En une occasion, on lui avait dit : « Oh ! va-t'en », ce que pourtant elle n'avait fait qu'après que la personne en question eût fait ce qu'elle désirait.

Elle ne pouvait pas dire si elle extériorisait un double psychique, n'ayant jamais été vue par quelque personne influencée ; mais elle s'efforçait cependant d'être vue, et essayait aussi si elle pourrait mouvoir quelque objet léger en présence des personnes sur lesquelles elle agissait et les obliger à reconnaître ce mouvement.

L'effort l'a fatiguée et lui a laissé, parfois, une douleur dans la tête. Vivant seule, elle cherche une société de cette manière. La faculté s'était tellement développée qu'elle fonctionnait même parfois spontanément, et sans intention de sa part. Cela était arrivé à l'improviste pendant qu'elle conduisait son *poney-chaise*. C'était un inconvénient, puisqu'elle devint inconsciente de ce qui l'entourait, et son poney s'était deux fois égaré à travers la route et l'avait jetée à terre dans la haie, la ramenant au monde extérieur d'une façon désagréable. Elle pensa que son double fut projeté parce qu'elle avait regardé, par extériorisation, son corps gisant comme mort dans sa chambre ; conséquemment elle conclut qu'elle fut extériorisée (dédoublée).

Pendant qu'elle écrivait une nouvelle, elle avait dessein de décrire un lieu qu'elle n'avait jamais vu ; elle se décida à y aller mentalement, et apparemment elle réussit. Du moins, elle décrivit subséquemment l'endroit, comme elle l'avait vu, à une amie qui y avait été et qui trouva que sa description était exacte, au point que cette amie crut qu'elle y était allée. Elle a vu les doubles d'autres êtres humains, d'une manière clairvoyante. Quelques-uns sont venus la visiter. Elle voit aussi quelques Esprits désincarnés, et communique mentalement avec eux. Les premiers sont toujours d'une configuration plus dense que les derniers.

HISTOIRE DE TOUSSAINT (1)

J'étais dans le pays de ma femme, un petit village du Nord entouré de pâtures et de bois.

J'avais passé là mes vacances judiciaires ; mais, hélas ! c'était fini... car nous étions au 15 octobre, et les tribunaux rentraient le lendemain.

Je venais de passer ma dernière après-midi à rôder autour d'un bois rempli de faisans, dans l'espoir d'en décrocher un ou deux au passage... pour la dernière fois !...

Je n'avais pas réussi.

Je pestais d'autant plus que le jour baissait plus fort... mais, ne voulant pas lâcher jusqu'à la dernière minute, je me mis à l'affût derrière un tas de perches, à une demi-portée de fusil de la lisière du bois.

Ce fut en vain ; bientôt, d'ailleurs, un brouillard épais et blanc comme du lait commençait à sortir au ras des herbes, les trayeuses du village étaient toutes rentrées... c'était le crépuscule... il allait être soir... adieu, chasse et rêverie... et, jetant vite mon fusil sur l'épaule, je me disais : « Mais, malheureux... tu es de bonne prise ! voilà longtemps que le soleil est couché... par bonheur qu'aucun garde ne t'a vu... ! »

Et voilà qu'à l'instant même où j'allais tourner les talons, un homme surgit lentement du fossé du bois, à trente pas de moi...

« Ça y est, me dis-je, voilà un garde qui me guettait... je suis pris !... »

N'étant pas novice (hélas !) dans ces sortes de rencontres, je fis comme si de rien n'était,

(1) Le récit qu'on va lire est tiré d'une revue catholique : *Le Pèlerin* ; on l'aurait reconnu à certaines expressions qui rappellent moins la raison que le dogme. Mais ce récit touchant de l'apparition et de la conversation d'un Esprit *désincarné* est, au fond, en complète conformité avec les vérités spirites. Il combat la ridicule théorie qui veut que les manifestations spirites soient dues au Démon. C'est pourquoi nous le publions avec plaisir.

je pris le sentier du village en sifflotant un air joyeux.

Mais, à l'instant même, l'homme était côte à côte avec moi.

« Diablement subtil, celui-là... pensai-je sans me retourner... je n'ai même pas entendu ses pieds dans l'herbe ! »

— Alors, Monsieur Louis, ça n'a pas été, la chasse? fit le premier.

— Pas du tout, Monsieur le garde! rien tué, rien tiré, rien vu!

— Oui! et cela vous contrarie d'autant plus qu'il vous faut repartir demain matin pour Amiens!... Ah! Monsieur Louis, que vous êtes bon de vous contrarier pour si peu!... Du reste, vous vous rattraperez l'hiver, à la chasse au marais... seulement... ne tombez plus à l'eau... et rapportez encore des cygnes!...

« Ça, c'est trop fort! me disais-je à part moi. Quelle est donc cette voix si douce, si tendre, qui m'appelle de mon petit nom, et qui dit si bien ce qui se passe en moi?... Et puis... comment cet inconnu peut-il me rappeler une aventure de chasse dans laquelle j'ai failli périr et que je me suis bien gardé de raconter aux gens de ce pays? »

— Mais... vous connaissez donc Amiens? lui dis-je à brûle-pourpoint.

— Oh! beaucoup... j'y suis resté!

— Tiens!... et vous ne m'y avez jamais rencontré?

— Mais si... bien souvent!

— Et maintenant, vous habitez par ici?... vous y êtes garde?...

— Oh non!... *je passe*...

Je n'oublierai jamais la douceur et la mélancolie de ces deux mots: « Je passe!... » C'était si doux que ma voix, à côté de celle-là, me paraissait grincer comme une ferraille...

Nous allions maintenant en silence, car, sans savoir pourquoi, je me sentais profondément remué... une chose bizarre me frappait aussi, c'est que ses pieds ne laissaient pas, comme les miens, de traînées sombres dans l'épaisse rosée des herbes...

— Ah! quel bonheur, fit-il tout à coup avec un grand soupir, enfin! voici bientôt la Toussaint!!...

— Vous aimez la Toussaint, vous?... C'est pourtant une fête bien triste!...

— Chez vous, c'est possible... parce que vous, vous ne savez pas!... mais chez nous... c'est une fête bien joyeuse et bien attendue!...

— Tiens! la Toussaint, c'est la fête de chez vous?...

— Oui... c'est la fête de chez nous!...

Et, d'une voix douce comme une brise, faible comme un souffle, il me soupira dans l'oreille : *Parce que, ces jours-là, on prie beaucoup pour nous!*...

Cette fois, une flèche de feu me traversa le cœur, et, frissonnant jusqu'au fond de mon être, je me campai droit devant lui, mes yeux dans ses yeux...

— Théophile!! Théophile!!! m'écriai-je éperdu...

Je venais de reconnaître un jeune jardinier que j'avais eu sept ans chez moi, et qui était mort depuis deux ans...

— Théophile!! mais vous êtes mort!!... vous êtes bien mort, puisque je vous ai vu mourir!! vous êtes mort, et pourtant c'est bien vous, n'est-ce pas? c'est bien vous! oh non! ce n'est pas un rêve!...

Théophile... oh! mais alors, vous êtes sauvé!!... alors, oh! alors... vous avez au moins aperçu la Vierge Marie!... Oh! je vous en prie, dites-moi un mot... un seul mot de Marie!

A ce nom béni, son visage devint radieux à travers les ombres du soir... il leva vers le ciel des yeux pleins d'extase et de désir... mais il ne me répondit point... et aussitôt, prenant à travers les prés, il me quitta...

J'étais là, plein d'effroi et de bonheur, le suivant des yeux dans le brouillard...

— Hé! destructeur! la chasse a-t-elle marché? fit tout près de moi une voix sonore et joyeuse, — c'était celle d'un de nos cousins qui revenait de chasser d'un autre côté, et débouchait d'une pâture pour rentrer au village.

— Cousin! cousin! lui dis-je, la gorge étranglée d'émotion, avez-vous déjà vu... un mort... un mort qui marche?... Tenez, là... là... ce qui s'en va là dans le brouillard... c'est un mort!!!

— Tais-toi, fou! fit-il en s'efforçant de rire aux éclats... et, mettant les mains au-dessus de ses yeux pour mieux fixer : Ça?... mais, farceur, c'est ton jardinier d'Amiens, celui que tu as amené, il y a trois ou quatre ans, arranger les pommiers de ton beau-père... A sa marche, je le reconnaîtrais entre mille!...

Je vis alors pour la première fois que l'homme marchait comme quand il était chez nous; c'est-à-dire que, par une sorte de déhanchement, sa jambe gauche paraissait faucher l'herbe à chaque pas qu'elle faisait.

— Alors, cousin! vous êtes bien sûr que cet homme-là c'est Théophile mon jardinier?

— Comment, si j'en suis sûr? Mais, farceur, tu le sais bien, voyons!!

— Eh bien! justement!... voilà deux ans qu'il est mort... et je lui racontai tout.

Le cousin, qui se croyait pourtant un esprit très fort, ne riait plus du tout... Moi, je ne parlais plus, mais je l'entendais bien fort répéter entre ses dents qui claquaient : « *On a beau dire, il y a quelque chose au-dessus de nous!* »

C'était peut-être le premier acte de foi qu'il faisait depuis sa première communion.

Pour moi, dès le surlendemain, je courus au cimetière d'Amiens...

La tombe était bien là, avec ses herbes folles et ses gazons fanés... Une simple croix de bois, déjà fort penchée, portait bien encore... Théophile.... et, tandis que mon cœur priait ardemment, mes yeux ne pouvaient se détacher de cet humble tertre, dont le doux et grand secret venait de m'apparaître à cinquante lieues de là! — Alors, comme perdu dans cette ville des morts, je promis bien à tous ces chers inconnus que jamais plus je ne prendrais la Toussaint pour une fête triste... L. O. F.

ECHOS ET NOUVELLES

Richard Wagner et Mme Annie Besant.

La célèbre théosophe, Mme A. Besant, de Londres, qui fut de passage à Bruxelles l'été dernier, revenant de Bayreuth, où elle devait donner une série de conférences sur l'*occulte* dans les œuvres wagnériennes, raconte dans l'un des derniers numéros de sa revue, — *Theosophical Review,* — à propos de *Parsifal*, une édifiante appréciation sur le génial musicien :

« Wagner, dit Mme Besant, devait être un esprit avancé dont l'intuition, ici-bas, a perçu certains des mystères de l'initiation et dont les inspirations musicales portent les traces d'échos affaiblis des mélodies célestes qu'il a pu entendre au cours de sa vie spirituelle. Quelques-unes de ses phrases, ajoute la grande *voyante* philosophe, dans leur mesure étrange aussi bien que dans leurs complexes symphonies, émanent plutôt des sphères dites des Dévas que de celles de la terre. Ce sont des échos lointains de la musique des Dévas passionnels.... »

Il faut savoir qu'on appelle *Dévas*, en philosophie hindoue, les êtres dont la personnalité céleste correspond à l'état subjectif des sphères angéliques, là où les affections et les aspirations les plus pures et les plus élevées se *réalisent* dans toute leur félicité. C'est cet état de conscience sublime que le catholicisme extérieur appelle improprement le *ciel*.

Ce n'est point la première fois que des occultistes *voyants* ou métaphysiciens émettent un avis ou une affirmation analogue à ce que raconte Mme A. Besant, mais rarement avec cette précision.

C'est ce que nous avons tenu à signaler aux fervents de l'incomparable colosse de Bayreuth.

(*La Lumière*, de Bruxelles, 24 déc. 1899.)

Message spirite vérifié.

Comme les expériences qui prouvent la réalité des communications spirites sont toujours intéressantes, je vous envoie le récit suivant: Pendant que nous tenions des séances en décembre dernier, un Esprit avait coutume de toucher constamment du piano, au moyen de la médiumnité d'un ami, et jouait un morceau plus souvent que tout autre. Par curiosité, nous demandâmes le titre du morceau, et l'on nous dit: 1° le titre de la composition; 2° le nom du compositeur (dont l'Esprit contrôle prétendait être la sœur); 3° le nom de la personne à qui la musique était dédiée, et 4° la ville où vivait le compositeur. Je fis des enquêtes dans plusieurs magasins de musique de la ville où je demeurais, mais sans aucun résultat, et je pensai que l'Esprit s'était joué de nous. Toutefois, pendant une séance avec *Ouija* (1), il y a une dizaine de jours, le même Esprit écrivit le nom du magasin, ainsi que ceux de la ville et de la rue où ce magasin était situé, et dit que si j'écrivais là, je pourrais obtenir la composition. Je me souvins alors que le même message avait été reçu près de six mois auparavant, mais j'avais négligé d'écrire l'adresse, pensant que ce serait inutile. J'écrivis, cette fois, et le résultat fut que, trois jours après, la composition arrivait avec le titre même, la dédicace et le nom du compositeur, comme l'Esprit nous l'avait dit. L'adresse des éditeurs, aussi imprimée sur la couverture, était dans la même ville que celle où l'Esprit avait dit que sa sœur (le compositeur) avait vécu. (*Via Lucis.*)

Apparition d'un spectre a Venise, constatée par plusieurs personnes en même temps.

En août 1894, j'habitais en famille dans notre maison sise Rio terra dei Pensieri, à Venise. J'avais alors treize ans. Un jour, en revenant de l'école, vers 4 heures de l'après-midi, avec trois autres de mes amies, nommées Mazzucato, de Venise aussi, nous nous mîmes à jouer dans une petite salle du rez-de-chaussée, contiguë à la salle à

(1) Sorte de planchette.

manger et à la cuisine. Tout à coup, Ida, la plus grande de mes amies, qui avait alors quinze ans, jeta un cri sans proférer un mot et resta atterrée. Instantanément, nous le fûmes aussi, car *toutes, indistinctement, vîmes* entrer par la fenêtre de la salle à manger, *munie d'un grillage en fer*, un grand et gros homme nu, pas du tout décharné, la tête couverte d'une étoffe blanche qui lui descendait derrière les épaules. En entrant, cet homme fit glisser le rideau sur la tringle qui le soutenait, et se dressa menaçant et imposant devant la portière que l'on plaçait à la cuisine. Sa face émaciée était animée d'un sourire diabolique; il semblait presque rire de notre peur.

Nous cherchâmes à fuir, mais une force mystérieuse semblait nous retenir enchaînées là. Enfin, je ne sais comment, nous nous enfuîmes et nous blottîmes dans la baie d'une fenêtre de la cuisine, prenant, presque comme une défense, le plus petit de nos trois chiens sur les genoux. Mais en levant les yeux, nous nous trouvâmes encore face à face avec le spectre effrayant, qui m'appela d'un signe de la main. Nous nous mîmes toutes à crier au secours. Ma mère, qui était au jardin, entendant notre cri *et l'aboiement des chiens contre le spectre*, toujours irrité envers moi, accourut. La vision, à la venue de ma mère, disparut en me lançant une menace résolue de vengeance, et refermant le rideau, comme si rien ne s'était passé. On peut imaginer l'épouvante de ma mère à la vue de nous trois, non plus comme des êtres vivants, mais semblables à des cadavres, tant l'effroi nous avait rendues pâles. Immédiatement, elle voulut connaître ce qui en était et, lorsqu'elle le sut, elle se rendit à l'endroit pour voir s'il demeurait quelque trace de l'apparition. Il n'y en avait aucune, tout était calme dans la salle; seulement le rideau remuait encore. Elvire, la plus petite de mes amies, qui avait à peine huit ans, resta un jour au lit, avec la fièvre et des vomissements.

Trois jours après, je me trouvais à la cuisine avec ma mère, dans l'angle même où nous nous étions réfugiées durant l'apparition du spectre. En dehors, auprès de la fenêtre, se trouvaient aussi mes compagnes Mazzucato, qui babillaient plus ou moins. Il était précisément 4 heures de l'après-midi, l'heure même à laquelle était apparu le fantôme, quand, à l'improviste, *moi et ma mère* vîmes apparaître une main d'homme, presque osseuse, qui, rasant l'armoire, vint me frapper d'un poing vigoureux au milieu de la poitrine; je tombai à terre évanouie, par suite de la douleur. Ma mère m'examina et constata seulement une forte rougeur au sternum; on me donna à boire du Marsala, et pour cette fois encore je m'en tirai assez bien, sauf un peu de peur. Mais, quoiqu'il se soit passé quatre ans depuis, il me reste encore l'empreinte du poing qui me frappa et qui devint une tache jaunâtre.

Comment expliquer ce fait? Certainement, ce fantôme menaçant et railleur, ne se voyant pas écouté, avait tenu sa promesse de se venger.

Signé : *Ida Botti, fille du chevalier Guillaume Botti, peintre et conservateur du Musée royal d'antiquités à Turin;*
Ida Mazzucato;
Giuseppina Mazzucato;
Elvira Mazzucato.

NOTE. — Il serait désirable que le professeur Guglielmo Botti, soit de vive voix, soit par lettre, confirmât cette narration sur la trace du coup de poing donné par le fantôme, et qui demeure encore sur le corps de sa fille, pour démontrer qu'il n'y a là ni conscience ni subconscience, ni extériorisation de l'Esprit du médium, ni dépouilles d'un corps astral quelconque, mais bien un être transcendant, revêtu de la forme humaine, qui donna un coup de poing sonore. Nous recommandons la lecture de ce fait à l'illustre Flammarion, et nous souhaiterions qu'il pût recevoir un coup de poing encore plus sonore que celui reçu par Mlle Botti, certain que nous sommes que cela lui ferait un grand plaisir, et lui servirait sans doute pour compléter son livre *L'Inconnu*.

E. VOLPI.

(*Il Vessillo spiritista.*)

BIBLIOGRAPHIE

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M. Hector Malacarne, notre F. E. C., vient de publier un livre utile à tous. Cet ouvrage, intitulé : *Le Livre d'or de la Chevelure*, explique toutes les affections *capillaires*, donne des conseils pratiques pour remédier aux diverses causes de la chute des cheveux, ainsi que les moyens de se préserver des *calvities prématurées* et de se guérir soi-même de toutes les maladies du cuir chevelu. Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se procurer cet ouvrage, qui est envoyé franco contre la somme de 1 fr. 25, en mandat ou timbres-poste, adressée à M. Hector Malacarne, rue Fort-Notre-Dame, 14, à *Marseille* (Bouches-du-Rhône).

Le Gérant : A. BOYER. PARIS. — IMP. CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.